



Critiques | Littérature

L'hypocondriaque à sa maman

L'Uruguayen Pablo Casacuberta ausculte l'absence de père sur un mode burlesque

ARIANE SINGER

Vivre trop longtemps chez sa mère peut se révéler dangereux pour la santé. Fils unique d'une veuve, Tobias Badembauer n'a jamais quitté le cocon familial. A 49 ans, il souffre d'une «*hypocondrie galopante*» que sa génitrice, elle-même pétrie d'angoisses, se complait à entretenir. Et il se retrouve bien désemparé le jour où, alors qu'il se croyait une nouvelle fois à l'article de la mort, le miraculeux docteur Svarsky, qui l'abreuve de placebos, le laisse subitement en plan.

Celui-ci, en pleine crise conjugale, s'est retranché dans une chambre d'hôtel, tout en haut de l'immeuble où se trouve son cabinet de consultation. Mandaté par la belle-mère du praticien, Tobias

va devoir le convaincre de reprendre ses activités. Mission d'autant plus cruciale que, quelques étages plus bas, une foule croissante d'inconditionnelles vieilles dames attend le retour de ce «*génie intouchable*». Et si, pour la première fois de sa vie, Tobias faisait œuvre utile ?

Dans son troisième roman, l'écrivain uruguayen Pablo Casacuberta retrouve avec bonheur son type de personnage fétiche : l'antihéros asocial, en marge de la réalité de son époque. Après *Scipion* (Métaillé, 2015), où il mettait en scène un spécialiste d'histoire ancienne hermétique au monde contemporain, et *Ici et maintenant* (Métaillé, 2016), dont le protagoniste, obsédé par l'accumulation de connaissances encyclopédiques, était embauché comme groom dans un hôtel, *Une santé de fer* décrit les atermoiements d'un vieux garçon en tous points inadapté au monde extérieur.

N'ayant jamais travaillé, ce colosse à la santé fragile a occupé



jusque-là son existence à lire des manuels d'histoire et des ouvrages sur la guerre, légués par son père militaire, mort avant sa naissance: «*Il fallait convenir que, tout en estimant que la vie avec [sa] mère était aussi honorable et digne que celle de n'importe qui, on ne pouvait pas la considérer comme un tremplin idéal pour devenir un homme mûr et responsable.*» Comme dans ses précédents livres, et avec le même art consommé de la satire, Casacuberta croque ce moment décisif où un personnage doit se résoudre à entrer dans l'âge adulte.

Comment grandir ?

Composé en grande partie comme un monologue introspectif, ce récit de formation est une comédie burlesque, dont la drôlerie tient surtout au décalage entre le langage précieux du narrateur et la trivialité de certaines scènes, décrites avec une emphase savoureuse. Ainsi, quand Tobias reçoit son premier baiser

de l'épouse de son médecin, nymphomane patentée: «*Elle m'embrassa comme une paysanne fait ses adieux au Viking qui part à la guerre, comme une fille dans une ville libérée embrasse le soldat auquel elle vient de passer une guirlande au cou.*»

Mais derrière la farce, Casacuberta explore le poids souvent écrasant de la figure paternelle dans la construction de l'identité d'un fils. Comment grandir quand, comme dans ce cas précis, le deuil du père, perpétué par sa veuve, empêche toute possibilité de s'assumer? C'est tout l'enjeu de ce roman, qui est autant le récit d'une possible renaissance à la cinquantaine, qu'un réjouissant antitraité d'éducation à l'usage des mères vampires. ■

UNE SANTÉ DE FER
(La mediana edad),
de Pablo Casacuberta,
traduit de l'espagnol (Uruguay)
par François Gaudry,
Métailié, 208 p., 18 €.